

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**La Logique, Ou Systeme De Reflexions**

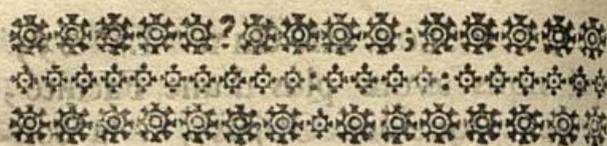
Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

**Crousaz, Jean-Pierre de**

**Lausanne, 1741**

Chapitre premier. Des idées claires & obscures, distinctes & confuses.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9178**



L A

# LOGIQUE

SECTION TROISIEME.

DE LA

## PREMIERE PARTIE.

De la diversité de nos idées , par  
rapport aux différentes ma-  
nières dont nous pensons  
aux objets.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Des idées claires & obscures ,  
distinctes & confuses.*

**N**Os différentes manières de  
Fonde- penser demandent différentes  
ment de règles. La diversité de nos percep-  
cette tions ne vient pas seulement de ce  
Section. que



que nous avons plus d'une Faculté, & de ce que les Objets, à la connoissance desquels elles s'attachent, sont très-différens. La même Faculté se forme encore du même Objet, des idées différentes, suivant la manière dont elle s'applique à le considérer.

Il n'est pas étonnant que l'on n'ait pas la même idée du Triangle que du Cercle, d'un Nombre que d'une Vertu. Ces objets sont trop différens pour que l'idée de l'un fasse connoître l'autre. Mais, sans changer d'Objet, l'impression, par exemple, que la vûë d'un Triangle fait sur l'œil, a quelque chose de plus vif, que l'idée qui s'en conserve dans l'imagination; & l'entendement conçoit dans le Triangle & les autres Figures, une régularité, une petitesse de parties, une finesse de lignes, à laquelle l'imagination n'atteint pas: De sorte que non seulement la différence des objets, mais de plus la différence des Facultés influé tout-à-fait sur la différence des Idées, c'est ce qui est incontestable.

Pour peu que l'on fasse attention

sur



sur la propre expérience, on se convaincra de même, que, suivant les différens degrés d'attention, & suivant le plus ou le moins d'ordre, avec lequel on travaille sur un sujet, les idées qu'on s'en forme sont plus ou moins finies, ou plus ou moins embarrassées. Il faut donc réduire à différentes Classes, les différences qui naissent de cette troisième source, & continuer à chercher des précautions pour rendre aussi justes, qu'il sera possible, chacune de nos manières de penser.

Il n'y a point d'idées obscures que relativement, & non plus que de confuses.

II. La distinction des Idées en *Claires* & en *Obscures*, en *Distinctes* & *Confuses* se présente la première. C'est en effet une des plus usitées & des plus importantes.

Les idées que la même Faculté se forme du même Objet, ne sont pas toujours également claires, & également distinctes. A cet égard il y a du plus & du moins, dans une très-grande variété. Je dis du plus & du moins: car ces distinctions me paroissent *Relatives*, & non pas *absolues*: c'est-à-dire, que je ne saurois reconnoître une Idée pour absolument

ment

ment obscure ou absolument confuse; & s'il m'arrive de donner ce dernier nom à quelque idée, c'est seulement par rapport à l'évidence, & à la netteté à laquelle je prétens qu'on devoit l'élever.

Toute Idée est un acte qui se sent & qui s'apperçoit lui-même; elle a donc essentiellement quelque vie, & quelque activité; elle nous frappe avec quelque force. Puisqu'elle se sent & se fait connoître, elle a quelque clarté, quelque évidence. Puisqu'on la sent, on peut la distinguer, & de tout ce qu'on ne sent pas, & de tout sentiment qui ne lui est pas entièrement semblable; elle a donc nécessairement quelque caractère qui la distingue, & qui la spécifie.

Toute Idée encore nous représente quelque Objet ou existant en effet, ou du moins possible; car on n'a point d'idée de l'impossible; & cet Objet, par le moien de son idée, se connoît, & se distingue de tous ceux qui ne lui ressemblent pas.

J'avouë que toutes nos Idées ne nous font pas connoître leurs Objets avec la même netteté & la même

exa-



exactitude, & ne nous les font pas demêler les uns des autres avec la même facilité : aussi reconnois-je des degrés dans l'évidence, & dans la distinction des idées.

Je sai encore que les hommes s'imaginent souvent de connoître un Objet qu'ils ne connoissent point, & qu'il leur arrive fréquemment de supposer qu'ils s'en sont formés une Idée, quoique cette idée ne le représente point. Mais on peut se méprendre dans l'application trop précipitée que l'on fait, d'une Idée claire & distincte en elle même, à un Objet auquel elle ne convient pas, sans que cette fausse application soit une preuve de son obscurité & de sa confusion absoluë.

Toute Idée a donc essentiellement de la clarté & de la distinction; mais les plus vives, c'est-à-dire, celles qui se font le mieux sentir, sont les plus claires, & par là même les plus distinctes. On distingue plus aisément ce que l'on sent plus vivement, parce que l'attention s'y arrête d'avantage. Ainsi la clarté & la distinction sont bien deux caractères

rères différens ; mais l'un est toujours la suite de l'autre.

Si l'évidence est le caractère d'une perception immédiate, toute perception est claire, par là même quelle est perception ; car c'est un acte que l'on sent, & qui se fait sentir immédiatement : Aussi l'évidence est elle un Acte de sentiment immédiat ; & quelle définition peut répandre de la lumière sur l'évidence même ? Tout ce qu'on peut faire, c'est de proposer des exemples qui la fassent sentir, & dès là, d'exhorter à ne se rendre qu'à des discours qui font naître de semblables sentimens. Pour graver encore plus sûrement cette importante leçon, dans son esprit, on mettra en parallèle des discours clairs, & qui conduisent à la vérité, avec des discours obscurs qui n'apprennent rien, ou qui induisent en erreur.

Mr. LOCKE L. II. XXIX. 8.

Aucune peinture mentale ne peut être appelée confuse ; car elle peut être distinguée de tout autre. Mais souvent elles sont exprimées par un Nom, qui peut aussi convenir à des



238 LA LOGIQUE  
des choses différentes , & tels sont  
ordinairement les termes vagues.

On parle néanmoins quelquefois  
des Idées Obscures , & des Idées  
Confuses , comme si en effet il y  
avoit des Idées Obscures & confu-  
ses absolument parlant. Aussi pré-  
tens-je que l'on ne s'est pas expri-  
mé sur ce sujet avec assez d'exacti-  
tude. Et voici , je pense , quel-  
ques-unes des sources de la mépri-  
se où les uns sont tombés , & du  
peu d'exactitude avec laquelle d'au-  
tres se sont exprimés.

D'où vient que l'on a pensé autrement.  
III. Premièrement , on se repré-  
sente un objet sous quelque Idée  
Vague , c'est-à-dire , comme nous  
l'expliquerons plus au long dans la  
suite , on le conçoit sous quelques  
attributs qui lui sont communs avec  
beaucoup d'autres. Cette Idée Va-  
gue est claire certainement , & se  
distingue de tout ce qui n'est pas  
elle ; mais parce que souvent on  
l'exprime par un mot déterminé ,  
cela donne occasion de croire qu'elle  
est elle-même déterminée : là-des-  
sus on s'imagine de connoître *déter-  
minément* l'objet auquel on l'appli-  
que ,



que , & d'en avoir une idée conforme au Nom qu'on lui donne ; car qui voudroit passer pour un homme qui parle sans savoir ce qu'il dit ? c'est de quoi personne ne s'accuse , c'est un défaut dont rarement même on se soupçonne ! On croit donc avoir une idée déterminée d'un objet : on sent néanmoins qu'on ne le connoit pas *déterminément* , & qu'on ne le distingue pas des autres avec assez de netteté ; alors , dit-on , on en a effectivement une idée , mais elle est obscure. La vérité est que l'Idée Vague que l'on a , est claire , mais la déterminée que ; l'on accuse d'obscurité , on ne l'a point , on prétend seulement l'avoir.

Je vois l'Aiman se tourner du côté du Pole ; d'abord je concius qu'une Cause produit cette direction. Voilà donc l'Idée Vague de Cause qui s'excite en mon esprit , à l'occasion de la direction d'une aiguille aimantée. Cette Idée est claire , & je sai fort bien ce que signifie le mot de Cause en général. Mais peu content de cette Idée Vague , cette cause , quelle qu'elle soit , qui fait  
ainsi



ainsi tourner l'aiguille, mon impatience me porte à l'appeller *sympatie* avec le Pole Septentrional ; & j'attribuë au côté opposé une qualité *Antipathique*. Avez-vous des idées de ces vertus sympathiques, & antipathiques ? Si j'en ai des idées ? Quelle demande ! Suis-je un homme à parler sans savoir ce que je dis ? Expliquez-vous donc, & faites-vous entendre. Je vous dis que j'ai des idées, mais je vous avouë qu'elles sont obscures. Quand on parle ainsi, c'est comme si on disoit : j'en ai, mais je ne les ai pas. Concevoir, c'est avoir des idées ; & ne concevoir pas, c'est manquer d'idées. On sait qu'une cause produit la direction de l'Aiman ; mais cette première Idée, c'est l'Idée Vague de Cause, également applicable à toutes les causes. Lors qu'ensuite on lui donne le nom de sympathie avec le Pole ; ces mots n'ajoutent rien à l'Idée Vague, & ne font rien concevoir de plus déterminé. On se flatte donc d'avoir une idée plus déterminée, quoi qu'on ne



PART. I. SECT. III. CH. I. 241  
ne l'ait point, & on se plaint mal à  
propos de son obscurité.

On s'affermit sur tout dans cette méprise, lors qu'à l'occasion de quelque ressemblance, on applique à un sujet, dont on n'a qu'une idée vague, le nom d'un autre que l'on connoît plus déterminément. Par exemple, on remarque quelquefois des Périodes réglés dans les maladies; quelquefois au contraire on y remarque des vicissitudes irrégulières, des retours inespérés; ce qui devoit échauffer refroidit, & quelquefois ce par où l'on prétendoit se rafraichir échauffe. On voit ces faits, & on s'en forme des idées qui sont claires: on fait de plus qu'ils ont des causes, & voilà encore une idée vague qui est elle-même claire. Mais comme l'on veut quelque chose de plus particulier, on dit que la Nature se repose, pour avoir le tems de rassembler ses forces; qu'il se fait des Crises, des Revulsions &c. & ces mots de combat, de repos, de revulsions &c. qui, appliqués à de certains sujets, sont accompagnés d'évidence, dès qu'ils

Tom. IV. L font



sont appliqués aux malades , & à leurs maux , dans la bouche de plusieurs personnes , ne signifient rien. Mais ceux-là même qui ne conçoivent rien , ne peuvent se résoudre à l'avouer. Parler sans idée est quelque chose de trop honteux , & on veut au moins mettre son honneur à couvert en s'attribuant les idées obscures.

Ce langage est surtout usité dans la Médecine : il ne faut pas s'en étonner. Les malades sont timides , & la timidité rend crédule. Pourvû qu'on parle d'un ton ferme , à un homme effraïé , on lui persuade tout ce que l'on veut ; l'intérêt même du malade , dit-on , exige qu'on lui en impose. Ainsi la charité se joint avec l'amour propre ; car enfin il faut gagner sa vie , il faut se faire respecter , il faut garder son poste , & ne permettre pas qu'un nouveau venu s'attire les pratiques , ruine ceux qui sont en place , & mette en danger leurs malades. Il ne faut donc jamais laisser appercevoir aucun embarras , il faut toujours décider promptement. C'est ainsi

ainsi qu'en raisonnant sur ce que l'on ne connoît pas, on s'accoutume à croire qu'on a des idées obscures, quand en effet on n'a aucune idée.

Ce défaut s'est répandu dans toutes les Sciences. Dès qu'un Disciple interroge son Maître, vous diriez que celui-ci croiroit deshonorer le rang qu'il tient dans la République des Lettres, & deshonorer cette République elle-même, s'il commettoit tant soit peu son autorité. Sa Loi inviolable étant donc de se faire respecter, il répond sur le champ, & souvent d'autant plus hardiment qu'il est plus embarrassé: son air assuré est un masque sous lequel il se flatte de cacher son ignorance, & qui en effet la cache d'autant mieux qu'il est plus assuré. Le Disciple étourdi par la promptitude de la réponse qu'on lui donne, paroît en quelque manière satisfait, il rend grâces à son Maître: Ce Maître de son côté s'applaudit, admire sa promptitude, & n'est jamais plus content de lui, que dans ces occasions subites, & dans l'impuissance où il est

L. 2. de



de développer nettement une réponse, qu'on a si bien reçue, son amour propre lui persuadant qu'elle est sentée, il se flatte qu'il n'a rien avancé dont il n'ait des idées, du moins obscures.

La vérité est, que, dans les galimathias les plus embrouillés, il se peut que chaque mot, pris à part, signifie quelque chose, c'est leur assemblage qui ne signifie rien. On s'imagine donc que l'on a une idée au moins obscure du tout, parce que l'on en a une claire de chaque partie. C'est la *seconde cause* qui a donné lieu de croire qu'on a des idées de ce dont on n'en a pas, & par conséquent qu'on a des idées absolument obscures.

Il en est du galimathias des Scholastiques, de celui de quelques faiseurs de vers, & de quelques Orateurs de cette espèce, comme des Enigmes. Dans une Enigme la signification de chaque terme est connue, & l'on en a une idée claire; mais lors que l'on ne connoît pas un sujet auquel tous ces termes puissent convenir, on n'a point l'idée du

PART. I. SECT. III. CH. I. 245

du total, & de l'assemblage. Si l'on s'en forme une, à laquelle la moitié des termes réponde, on a une idée claire d'un sujet à qui la moitié des termes peut convenir; mais on n'a ni une idée claire, ni une idée obscure d'un sujet auquel ils s'appliquent tous.

Je m'abstiens d'éclaircir par des exemples ce que je pose en fait; car je ne trouve pas à propos d'amuser mon Lecteur sur des fictions, que je prendrois le soin de composer moi-même, & je ne veux pas non plus, dans cet Ouvrage, m'étendre trop à critiquer ceux d'autrui. La lecture & la conversation n'en fourniront que trop, à ceux qui voudront faire usage de leur attention, & des remarques que je viens de faire.

Il arrive ordinairement qu'un même mot présente à l'Esprit plus d'une idée, car il y a très-peu d'idées tout-à-fait simples. Or chacune de ces idées qui sont rassemblées sous un seul mot, peut être fort claire, sans que leur assemblage le soit. Il se peut même que cet assemblage



ne soit qu'une fiction, & une pure apposition : on n'en aura donc aucune idée ; mais on supposera qu'on en a une, & on la traitera d'obscure.

Il y en a qui prétendent que la *Pesanteur* est essentielle au Corps, & qu'un Corps par cela même qu'il est Corps, se porte avec une perpétuelle inclination vers un certain terme. Quand ces gens-là prononcent le mot de Corps, l'Idée de l'Étendue se présente à eux, & cette idée est claire, ils conçoivent encore clairement ce que c'est qu'un Mouvement de descente, & une détermination vers un certain terme. Le mot d'Inclination exprime encore, si on le considère seul, des idées claires : inclination renferme connoissance & desir, & par notre propre sentiment nous savons ce que c'est que Connoissance, & que Desir. Mais tâchez d'assembler tout cela en une notion, qui sera celle d'une Étendue qui connoît un Centre, qui desire d'en approcher, & se porte à ce terme ; vous n'en sauriez venir à bout : c'est un assemblage  
tout

tout-a-fait supposé ; il ne faut point dire que l'on en ait une idée obscure, on ne le connoit point.

Il arrive encore souvent que l'on donne un Nom à l'assemblage de tout ce qu'un sujet renferme : mais si, entre le grand nombre d'attributs, renfermés dans un seul sujet, on en connoit quelques-uns, & que l'on en ignore plusieurs, il ne faut pas conclure de là que l'on ait une idée obscure de ce sujet, regardé comme un tout, qui renferme du connu & de l'inconnu.

On a des idées claires de ce que l'on y connoit, on n'en a point de ce que l'on n'y connoit pas, si ce n'est l'Idée Vague de réalité, laquelle est claire tandis qu'on la considère comme générale. Quand on ne connoit une chose qu'en partie, on a une idée claire de cette partie, mais on n'a pas l'idée de celle qu'on ignore ; l'Idée que l'on a est donc imparfaite, mais elle n'est pas obscure.

Quand on se souvient d'un Nom, & qu'on a oublié une partie de sa signification, on dit qu'on n'en a



plus qu'une idée obscure, c'est mal s'exprimer. Il faudroit dire qu'on n'a conservé le souvenir que d'une partie, & que le reste s'est échappé de la mémoire. L'Idée de ce qui reste est claire, & de ce dont on ne se souvient plus, on n'en a pas d'idée.

Quand un objet est fort composé nous pouvons avoir l'idée de quelques unes de ses parties, & n'en avoir point des autres.

L'idée de celles-ci est claire & distincte; L'idée de celles là nous ne l'avons pas: l'obscurité est un défaut d'idées. A mesure qu'un microscope est bien fait, & qu'il excite en nous de nouvelles idées de l'objet que nous voyons par son moyen, l'idée totale devient plus parfaite, plus composée, plus claire & plus distincte à proportion de la multitude d'idées qu'elle renferme.

Un homme qui n'a aucune teinture de Géométrie, lors qu'il jette les yeux sur un papier, qui lui présente un grand nombre de figures, pourvû qu'il se donne le soin de

de

de les considérer l'une après l'autre, il s'en procurera des idées claires, il distinguera les triangles des Quadrilateres, les Cercles des ovales. Mais chacune de ces figures renfermera des propriétés dont il ne se formera aucune idée. Il n'en aura donc pas une idée claire, car il ne s'en formera point; & comment cette idée seroit-elle distincte puis qu'elle n'est pas chez lui? Mais chaque idée se fera sentir différente d'une autre idée.

L'imperfection de nos idées est une *Troisième* cause, qui nous a porté à croire que nous en avons d'absolument obscures. On parle de l'obscurité de nos idées comme d'une certaine qualité défectueuse qui est inhérente, qui les spécifie, & qui les distingue de celles qui sont claires. L'obscurité est un défaut dans nos connoissances, mais c'est purement un défaut, une simple négation, une absence d'idée. Une Ville est couverte de brouillards; ce que cette obscurité me cache je ne le voit point, ce qu'elle laisse découvert je l'appergois.



Un brouillard peut être assés épais, pour m'empêcher de distinguer si ce que je vois est un Chêne, ou un Noyer &c. Mais il ne m'empêche pas de m'assurer que c'est un Arbre : je vois clairement que s'en est un, mais je n'aperçois point à qu'elle espèce il appartient. L'idée d'Arbre est claire, c'est la seule que j'ai; mais celle de l'espèce je ne l'ai point du tout, & l'obscurité n'est pas un de ses traits.

On se sert ordinairement de *Comparaisons* pour éclaircir un sujet, & pour parvenir à la connoissance de ce que l'on y ignore, par les rapports qu'il a avec ce que l'on y connoit déjà. Mais si une comparaison n'est pas juste, ou si on l'applique mal à propos, elle ne fait rien connoître, elle ne donne point d'idée; & alors dans la supposition qu'elle en donne, on se rabat à dire que c'est une idée obscure.

On a cherché à élever l'esprit à quelque idée de la Trinité, par la comparaison des trois dimensions du Corps, Longueur, Largeur, Epaisseur, qui ne font qu'un seul solide;

de; On a employé dans ce même dessein, l'Entendement, la Volonté, la Mémoire, trois facultés différentes d'une même Ame; on auroit pu alléguer, l'Entendement l'Imagination & les sens. Mais tout cela se réduit à prouver que la diversité n'est pas absolument incompatible avec l'unité; que ce qui est multiple à un égard, peut être unique dans un autre; c'est ce que l'on conçoit clairement en général; mais dès qu'on veut faire usage de ces secours, pour se représenter la Trinité, on sent bien qu'ils sont inutiles, il ne naît de là aucune idée déterminée; on suppose pourtant qu'on s'en forme quelqu'une, elle n'est pas claire; car comment ce qui n'est pas, éclaireroit-il? & on l'appelle obscure. Il y a eu des Anciens Docteurs qui raisonnoient ainsi, Pierre, Jean, Jaques, sont trois Personnes, il n'y a pourtant qu'une Nature humaine; une Nature donc seule & unique peut subsister en trois Personnes. Si on applique cette comparaison à la Trinité sans correctif, certainement on fera très he-



térodexe; & si pour corriger ce qu'elle a de défectueux on change quelque chose dans la signification du terme de *Personne* & de celui de *Nature*, on fait disparoître les idées qu'on avoit excitées, sans y en substituer d'autres: A une prétendue lumière succède l'obscurité; c'est-à-dire, à des idées qui n'étoient pas justes, succède une privation d'idées.

Enfin la plupart des *Mots*, qui roulent dans la bouche des hommes, expriment leurs sentimens & leurs Passions, plutôt que leurs Idées; c'est-à-dire, qu'il faut les regarder comme des indices des sentimens qui les occupent, & des émotions qui les agitent, plutôt que comme des expressions de leurs idées; car souvent ils n'attachent aucune idée à ces expressions; & comme ils ne savent point les expliquer, ils s'imaginent que les idées qu'ils en ont sont obscures.

Si l'on ne peut pas faire connoître à un aveugle, ce que c'est que le sentiment de couleur rouge, ce n'est pas que l'idée de ce sentiment.

ment ne soit claire; mais c'est parce que c'est là une manière de penser, que les mots ne peuvent pas faire naître chez ceux qui ne l'ont encore jamais éprouvé.

*Un homme pauvre & du plus bas rang, ne laisse pas d'avoir une idée confuse de sa grandeur: Dites plutôt un sentiment confus, & vous vous exprimerez plus juste. Il sent qu'il est quelque chose de plus que son extérieur n'annonce: s'il peut le dire, il est passé du sentiment aux idées, & ces idées sont claires à proportion qu'elles sont idées.*

Un homme du Vulgaire, par exemple, est hors des gons, il ne se possède plus & ne respire que vengeance & que sang, parce, dit-il, qu'on l'a attaqué dans ce qu'il a de plus sensible, on s'en est pris à son honneur. Demandez-lui ce qu'il entend par cet honneur, qui paroît l'unique cause de tous ses transports? Il ne fait que répondre. Conclura-t-on qu'il n'a qu'une idée obscure? Epluchons ses pensées: il a l'idée d'un mot prononcé, comme il le croit, à son préjudice; de  
- la

la personne qui l'a fâché ; de la mort de cette personne , & des mouvemens par lesquels il se dispose à la lui donner : voilà des idées. Il conçoit encore que , s'il demeure dans l'inaction , on se moquera de lui , & on lui dira de nouvelles choses qui le chagrineront toujours plus. Mais quand pour autoriser toutes ces agitations , il allègue son zèle pour l'honneur , il prononce simplement un mot , par lequel il a accoutumé de voir que les hommes font respecter leur emportement , & qui fournit une justification à ceux qui s'en couvrent ; il le prononce afin qu'on dise qu'il a raison ; l'occasion se présente de s'en servir , il s'en sert , sans y attacher d'autres idées.

Le langage des hommes fourmille de mots semblables , dont ils remplissent leurs discours à la manière des enfans , qui prononcent en Perroquets les mots qu'ils ont ouï dire ; quand l'occasion qui les leur a fait entendre la première fois , se représente une seconde. C'est ainsi

ainsi qu'ils apprennent à admirer, à louer, à jurer, à dire des injures, dont ils ne comprennent ni l'origine, ni le sens, & qui souvent n'en ont pas plus que les grimaces par lesquelles ils se font enrager les uns les autres; & c'est ainsi encore qu'ils n'apprennent que trop souvent à prier.

Les termes les plus sacrés, Religion, Foi, Sacrement, Onction, aussi bien que ceux de Scandales & d'Herésie, se prononcent de même, & se réitèrent aussi-tôt que l'occasion s'en trouve, sans qu'on sache ce qu'ils signifient; ce sont les indices du Préjugé & de la Passion dont on est occupé, & non pas les expressions des idées dont on soit éclairé. Ces mots ne sont tout au plus accompagnés que de quelques Sensations; mais comme les Sensations (par les raisons que nous avons alléguées ailleurs) ne peuvent s'exprimer par des mots, on prétend que l'on a des idées, mais trop obscures pour les développer.

Sect. I.  
Ch. II.

Les.



Les Chrétiens sont partagés en diverses Communions, & chacun presque s'imagine que la Société, dans laquelle il est né, est la seule véritable Eglise, la vraie Epouse de Jesus-Christ, qu'elle renferme le Peuple élu, qu'elle est la Mere des fidèles, & que pour être sauvé il faut être un de ses enfans. Mais demandez à la plupart ce que c'est qu'Eglise; interrogez-les sur les caractères que doit porter une Société pour mériter le nom de véritable Eglise; priez-les de développer l'équivoque de ce terme; informez-vous à quelles marques ils s'assurent non seulement, qu'ils vivent dans une Société, où il y a des fidèles mêlés parmi de mauvais Chrétiens qui ne sont pas en état de salut, mais qu'ils sont eux-mêmes du nombre des premiers; Vous les réduirez bientôt à vous dire qu'ils ne sont pas des Docteurs, & qu'ils n'ont là-dessus que des idées obscures: la vérité, est qu'ils n'en ont point. Dès l'enfance on est accoutumé à attacher des sentimens de respect, aux termes pompeux d'Eglise,



se, d'Epouse de Jésus-Christ, de Mere des fidèles. On sent un zèle qui s'excite dès qu'on les prononce attentivement; & là-dessus on se croit très-fondé à bien espérer de son fort, sans s'allarmer le moins du monde, de ce qu'on deshonoré cette même Eglise, par des duretés, par des lâchetés, par des sensualités criminelles, par une avarice honteuse &c. Une Mère à des enfans volontaires, qui ne suivent la plupart du tems, que leur humeur & leurs caprices, mais ils ont pourtant quelque zèle pour ses intérêts & ils les embrassent avec chaleur contre ses Ennemis. A ces caractères elle les reconnoit pour ses enfans & leur pardonne leurs écarts; on se flatte qu'il en sera de même, parce qu'on donne à l'Eglise le même nom de Mère. A voir le zèle d'un homme en place à défendre les droits de son Eglise, le mépris avec lequel il parle de ceux qui ne font pas un même corps avec lui, & les troubles dont il est saisi, à la moindre apparence d'un danger d'Hétérodoxie; à ces caractères qui



ne le reconnoîtroit marqué au bon coin ? Mais pour peu que vous fassiez d'attention sur sa conduite, il ne vous sera plus possible d'en porter le même jugement : il est sans goût pour la lumière, il s'arrête uniquement aux mots ; & comme son zèle s'enflame pour celui de Religion, dont il ne connoit pas la force, il ne se fait aucun reproche sur toutes les fautes où il tombe, pourvu que ceux qui en parlent, aient la politesse de les couvrir d'un beau nom. Parmi ceux qui portent le nom de Chrétiens, avec quelle fureur des Soldats & des Officiers ne prendront-ils pas les armes dans une guerre de Religion ? Avec quel dévouement ne s'exposent-ils pas aux plus affreux dangers ? Mais parcourez les devoirs du Christianisme, vous aurez de la peine à en trouver auxquels ces zélés daignent faire attention.

Vous diriez qu'une partie des Maîtres craignent que leurs Disciples n'apprennent à préférer des idées à des mots. Il y a encore plusieurs Collèges où la coutume subsiste de  
faire

faire apprendre aux enfans dans une Langue qu'ils n'entendent point, les Règles destinées à leur en faciliter l'intelligence, & là où cette ridicule coutume se trouve abolie, on n'est pas venu à bout de lui en substituer une raisonnable, sans beaucoup d'efforts. Mais il reste encore bien des abus à corriger. On met entre les mains d'un enfant, un Auteur dans les pensées duquel il pourroit se faire un plaisir d'entrer; mais un Pédant trouve bien le moien de l'en empêcher; il l'arrête à chaque mot, pour l'amuser par quelque phrase, & le tems, destiné à son instruction, se passant ainsi à le promener sur des sentences, & quelquefois sur des vétilles, qui n'ont point de liaison, c'est beaucoup s'il lui reste de tout cela quelques mots dans la mémoire; car pour des idées on n'y en met point.

La plupart des termes que nous venons de citer, ont un sens, & il est bien des gens en qui ils excitent de justes idées; mais il y en a aussi chez qui ils n'en excitent point,

&



& réveillent seulement de ces manières de penser, auxquelles nous donnons le nom de Sensations. Il en est de même d'une infinité d'autres; les habiles gens les entendent; le vulgaire s'en fert sans y voir goûte; & sous le nom de Vulgaire il faut renfermer bien des gens qui se croient fort au dessus. Par exemple, quand on parle du Droit absolu des Souverains, & qu'on regarde comme un effet de leur bonté, la modération avec laquelle ils en usent, on ne fait guerre ce qu'on dit. Dans les cas d'une absolue nécessité, un Souverain peut disposer de ses Sujets, & même de leur vie; la Société a ce droit sur les Membres qui la composent, & le Souverain est revêtu des Droits de la Société. Mais à l'exception de ces cas-là, s'imaginera-t-on qu'un Souverain ait droit de demander à ses Sujets la cinquième partie, le tiers, la moitié de leurs biens; qu'il le peut sans injustice; & que ce qu'il leur en laisse est un effet de sa grace? & d'où lui viendrait ce droit? L'auroit-il parce qu'il s'en est



est emparé ? Y a-t-il une espèce de droit, dont la violence ou la ruse soit le fondement ? La Loi du plus fort & la Loi du plus fin doit elle se confondre avec celle de la Justice ? Dieu auroit-il donné à quelques-uns des hommes un droit sur les autres, qui n'aboutiroit qu'à faire d'un côté des injustes, & de l'autre des malheureux ? Les hommes enfin se sont-ils accordés pour s'imposer ce joug ? Quand une Société auroit été assez aveugle & assez insensée pour une pareille concession, n'y auroit-il pas eu de l'inhumanité, & par conséquent de l'injustice, à profiter de son aveuglement ? A quoi donc se réduit ce langage dans l'esprit d'une infinité de gens ? Accoutumés à trembler au nom des Souverains, ils sentent que s'il leur plaisoit de les dépouiller du peu qu'ils ont, le meilleur parti qu'ils auroient à prendre seroit celui de souffrir ce traitement, sans se récrier sur sa dureté.

L'impiété à ses mots vuides de sens, de même que la Superstition.

Un



Un Incrédule poussé à bout, s'enveloppe des termes de fatalité & de *Hazard*, dans lesquels, s'il vouloit s'y rendre attentif, il verroit sa condamnation, & comprendroit qu'en voulant faire l'habile homme, il est réduit à parler sans savoir ce qu'il dit. Quand on lui demande si le merveilleux arrangement de l'Univers n'a aucune Cause; ou s'il part d'une Cause aveugle & sans discernement? Au lieu de répondre, il s'échappe en disant: C'est peut-être une fatalité; peut-être le hazard. Mais cette fatalité & ce hazard est-ce rien, ou est-ce quelque chose? Sont-ce des Causes brutes ou des Causes intelligentes, & qui se conduisent par un sage choix? Dès qu'il faut s'expliquer, & substituer des idées aux mots, la difficulté recommence & les presse derechef dans toute sa force.

Certainement le jargon des Scholastiques n'a rien qui passe en obscurité le principe de Spinoza. Une difficulté contre la Religion fournit à des gens qui se piquent néanmoins d'être

d'être raisonnables, un prétexte suffisant pour la rejeter, mais les ténèbres mêmes leur sont chères, dès qu'elles servent à l'impiété. Cela fait bien voir qu'elle a sa source dans le cœur; tout lui est bon pourvû qu'il ait seulement l'apparence de la favoriser. Ceux qui vétilent contre des démonstrations, se rendent sans repugnance, & sans examen, à des assemblages de mots qui ne vont pas seulement jusques à une médiocre probabilité, à des assemblages, qui bien examinés ne signifient rien.

Ce que nous venons d'établir nous apprend qu'avoir des *Idées claires*, c'est, pour parler en d'autres termes, avoir des idées, & entendre ce qu'on dit, & avoir des *Idées obscures*, c'est dans un langage plus exact parler sans idée, & supposer que l'on entend ce que l'on ne conçoit point.

L'attachement aux mots devient aisément fatal aux bonnes mœurs. Sans avoir soin de se former des idées précises, on s'accoutume dans

la



la jeunesse, à respecter de certains mots. Dans la suite, des Libertins, qui sçavent s'emparer du cœur d'un jeune homme, par des manières engageantes, & par leurs plaisirs auxquels ils l'associent, l'accoutument bientôt à se plaire dans un langage nouveau.

*La Modestie & la Retenuë ne sont bientôt plus que bêtise à son compte, & bassesse d'Amé. La Temperance une austerité ridicule, une attention à ses affaires, petitesse de génie. Par un changement de langage, comme par des mots enchantés, les vertus sont chassées du cœur, & les vices reçus en leur place.*

Ainsi encore, dès que la licence a trouvé moyen de se couvrir sous le beau nom de liberté, la soumission, la plus raisonnable, est regardée comme un dur esclavage. Tout changement, qui plait à des passions aveugles, est applaudi comme un fruit de la Liberté; Il n'y a renversement qu'on ne se permette: Les Vieillards sont réduits à faire leur cour à de jeunes gens. Les Pères se voient obligés de céder

à



à leurs enfans. Il faut suivre le torrent de quelque côté qu'il aille, de peur d'en être incommodé, & ceux là même, qui composent ce torrent, ne savent pas jusques où sa véhémence les entraîne.

La véritable servitude est le fruit ordinaire d'une Licence aveugle, l'expérience en a donné mille preuves, mais elle les a donné inutilement.

Les mots de clair & de distinct, en matière d'idées sont des relatifs. Une idée sera moins claire & moins distincte aujourd'hui, qu'elle ne l'étoit il y a un mois : mais elle sera encore claire & distincte, par là même qu'elle sera idée ; c'est-à-dire, se fera sentir : on sentira ce qu'elle est, & on sentira qu'elle n'est pas ce qu'elle n'est pas, & qu'elle n'est pas une autre. Mais voici ce qui arrive aux idées composées, & qui arrive aisément lorsqu'elles le sont beaucoup. Par exemple, un Ecolier en Botanique, a présenté à son Esprit, les douze idées qui composent celle d'une plante, & alors il la connoit très clairement & très distinctement. L'an-



née suivante, il se trouve dans un autre jardin de Medecine, il jette les yeux sur une plante, il y aperçoit 8. caractères semblables à ceux qu'il avoit remarqué; mais il en reste quatre, dont il n'a pas conservé le souvenir, & de là il conclut que la première idée n'est pas assez distincte, pour déterminer si ces deux plantes sont effectivement de la même espèce.

Il y a du vrai dans cette pensée, & de la prudence dans cette suspension; mais ces expressions ne sont pas exactes. Son idée n'est plus aussi pleine qu'elle étoit il y a un an; il lui manque 4. parties, & de ces parties il n'en a pas une idée confuse; il n'en a point; ce qu'il en avoit s'est évanoui; ce qu'il lui reste est clair & distinct; il sent même que son idée est différente de la complete; mais de ce que celle-ci (la complete) avoit de plus que celle-là (l'incomplete conservée), il n'en a pas une idée confuse, il n'en a plus d'idée. Ce que son imagination se hazarderoit d'ajouter à ce qui lui reste, il ne sçait s'il

s'il représenteroit les parties dont il a perdu le souvenir.

On voit par là que le défaut de mémoire, est un grand obstacle aux progrès de nos connoissances; car ce dont nous avons perdu le souvenir, est à notre égard, comme si nous ne l'avions jamais sçeu. Il y a plus, ce même défaut est une occasion fréquente de méprise. Souvent on ne s'apperçoit pas que l'on ait perdu quelques idées, & des là on trouve ce qu'on voit, tout semblable à ce qu'on a vû, & qui s'il étoit encore présent, offrirait des traits qui ne se trouvent pas dans celui qu'on voit: & réciproquement on jugera différens des objets semblables, parce qu'on appercevra dans l'un ce qu'on ne se souvenoit pas d'avoir vû dans l'autre, & qui y étoit pourtant.

Cela fait voir la nécessité de ne se borner pas à rendre ses idées claires, c'est-à-dire, à y fixer son attention, mais de plus à le les rendre très familières, à les ranger dans un ordre qui en facilite les distributions en Classes, en Genres



& en Espèces, à repasser fréquemment ces distributions, en observant la différence des caractères qui fondent des spécifications, d'avec ceux qui n'ont pas cette influence.

C'est faute d'attention, qu'on ne rend pas assez claires ses idées, & qu'on ne leur procure pas toute la clarté, & toute la distinction dont elles sont susceptibles; & cette inattention est l'effet d'une paresse, qui refuse de s'en donner la peine, ou d'une présomption qui ne croit pas en avoir besoin.

Depuis quelques tems, je me suis fait un devoir de ne laisser échapper aucune Logique sans y chercher de nouvelles instructions; & je me suis étonné qu'après que tant de Philosophes judicieux & élégans, se sont accordés à regarder la clarté, & la distinction, comme deux qualités réunies dans les mêmes Idées, qui rendent nos connoissances distinctes à proportion quelles sont claires, quelques Philosophes Célèbres s'obstinent à soutenir le contraire: mais à la fin je crois d'en avoir deviné la Cause,

se. Ces distinctions favorisent un Système , pour lequel ils ont un grand Zèle : c'est la distribution de l'Univers en quatre Etages de Monades. Celles de la plus basse espèce dont les Corps sont composés , ont des *Perceptions* , de même que des *Appetits* & des *Tendances* , dont elles ne s'aperçoivent pas : tout cela est obscur chés elles ; & il le doit bien être , puisqu'il est si obscur , dans la bouche même de ceux , dont la pénétration a percé si avant dans le fond des choses. Ces premières Monades ne sont pas des Corps , mais elles sont les Elemens des Corps. Il en est d'une espèce plus relevée , & qui s'aperçoivent de leurs perceptions ; elles sont claires , mais elles ne sont pas distinctes. Les hommes ont le privilège de penser clairement , & distinctement , quoique leurs Idées ne leur découvrent pas tout ce que les objets renferment , & qu'elles soient fort éloignées de tout représenter ; Idées qui meritoient le nom d'*Adequates* : Celles-ci sont réservées à la grande Monade , de laquelle tout procède ; &



à qui rien n'échape. Quand on fait si bien distinguer, on peut se flatter de l'avantage de connoître clairement & distinctement, ce en quoi les autres ne voient goutte.

Il y a bien de l'hazardé, dans ce Systême. Je me bornerai à une seule remarque : c'est que si les Bêtes ont des Idées, elles nous donnent plus de preuves de leur distinction que de leur Clarté. Je ne sais jusques où va la lumière d'un Chien, qui connoit son Maître, & ce que je découvre en lui ne me donne point d'idée du degré de la clarté ; mais pour ce qui est de sa connoissance, s'il connoit son Maître, on ne peut plus s'empêcher de dire qu'il le connoit distinctement ; car jamais il ne s'y méprend, quelques tems qu'il ait passé sans le voir, & cela s'étend sur un grand nombre de ceux avec qui il a vécu.

Les Maximes de la Logique doivent régler notre Esprit, sur tout, quand il travaille à bâtir des Systêmes, & jamais l'observation ne lui en est plus nécessaire. C'est se met-

tra

tre au dessus de la crainte des illusions, & c'est un vrai renversement tout propre à aveugler, que de commencer à ouvrir un Système, & inventer ensuite des règles pour l'autoriser.

Les Anciennes Logiques étoient sombres, & par là pouvoient appesantir l'Esprit, au lieu d'en augmenter la vivacité & les forces. On en voit présentement, dont les Auteurs, pour les faire lire par les gens de Cour, y présentent des idées galantes. *Un Ecolier en Médecine, qui se promène avec une belle Dame; & il me semble que je vois le jeune Thomas, faisant à sa Maîtresse des propositions, qu'elle élude, en lui demandant le nom de quelques plantes. La machine petille, les idées de la Monade, pour répondre harmoniquement à l'état de la Machine, se brouillent, elles sont vives, mais n'offrent rien de distinct à un Esprit attentif à un objet plus beau; le souvenir des plantes ne s'offre plus qu'enveloppé de ténèbres, la Monade descend à un rang inférieur.*

M 4

L'Or-



L'Ordre, & la Confusion s'excluent reciproquement : l'Ordre prévient la Confusion, & la Confusion renverse l'Ordre. Plus une conséquence est placée près du principe, dont elle découle naturellement & immédiatement, plus aisément aussi on en tombe d'accord, & elle se fait sentir avec plus d'évidence. Il en est ainsi d'une seconde par rapport à une première, & d'une troisième par rapport à une seconde : plus elles ont de liaison, & plus la suivante dépend de celle qui la précède, plus évidemment on les voit naître, on en conçoit mieux la nécessité ; elles se fixent plus avant dans la mémoire, & en même-tems elles se présentent avec plus de promptitude, quand on en a besoin. Le contraire arrive aux conséquences déplacées : souvent on ne voit pas d'où vient qu'elles dépendent du principe, par lequel on prétend les prouver ; & souvent encore on suppose cette dépendance, quoiqu'on ne l'apperçoive pas. Dans ces cas là, il ne faut pas s'étonner si on a de la peine à rappeler ses idées, si l'on

Pon ne fait pas venir à bout de les ranger. Elles échappent, on les sent peu vivement, & par là elles manquent de fécondité. Mais si Pon veut y prendre garde, on s'apercevra aisément que la confusion qu'on leur impute, n'est point un attribut, un état réel de ces idées; c'est une absence de ce qui y devroit être: ce qu'elles contiennent, ce qu'elles présentent, & qui leur fait mériter le nom d'Idées, est clair & distinct; mais elles sont trop imparfaites pour faire distinctement connoître leur objet, & c'est par leur imperfection, quelles se distinguent des plus parfaites.

Non seulement un Auteur confus, qui enseigne, ou qui écrit sans ordre, fait passer de telles Idées dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, ou qui le lisent: Un stile lâche, des superfluités, des répétitions non nécessaires, produisent les mêmes effets; l'attention en est rebutée, elle s'y refuse, elle se réduit à les entrevoir, & les laisse bientôt éclipser, en tout ou en partie: il ne faut donc pas s'étonner, si des Docteurs de



ce goût , & des Imaginations ainsi faites , se déclarent pour la réalité des Idées confuses.

Il n'est pas facile de comprendre ce qu'ont pensé quelques sçavans hommes , quand ils ont dit , que les idées claires ne peuvent passer pour vrayes , qu'après qu'on est venu à bout de les justifier par l'Expérience , ou de les établir par l'Analyse. Car cette Analyse sera-t-elle encore composée d'autres idées , qu'il faudra derechef démontrer vraies analytiquement ? Et les idées des sens par où l'on s'assure des faits , faudra-t-il encore les vérifier par d'autres expériences ?

Sur ce sujet , il me paroît qu'on feroit bien de distinguer les idées en *Simple*s & en *Composées*. L'Evidence des *Simple*s se fait sentir par une expérience intérieure , qui est la plus incontestable de toutes les convictions. Les *Idées Composées* se résolvent dans leurs *Simple*s , & après avoir senti l'évidence de chacune des *Simple*s , qui les composent , on assemble ces *simple*s l'une après l'autre. En les assemblant avec

avec cette circonspection, on a encore l'idée de leur union, on les voit liées l'une à l'autre, & on sent qu'on a raison de les donner pour telles.

On a quelques fois des idées fort claires, qu'on ne laisse pas de soupçonner mal à propos d'obscurité, parce qu'on ne fait pas les énoncer clairement, & d'une manière qui les fasse passer d'abord dans l'Esprit des autres. Cela peut venir ou de ce qu'on n'a pas l'expression aisée, faute d'étude & d'exercice, ou d'une pesanteur naturelle de l'imagination.

Quelques fois aussi on se trouve embarrassé, quand il s'agit de faire entrer dans une idée simple une personne, qui n'est point accoutumée à exercer son Entendement: Alors il faut la placer dans des circonstances qui fassent elles mêmes naître cette idée. Si, par exemple, quelqu'un me demandoit ce que signifie le mot d'*Etre*; Je lui demanderois à mon tour, existiez vous il y a cent Ans? S'il me répondoit qu'il n'en fait rien: je repliquerois, vous

M. 6 n'a-



n'avez donc aucune idée de l'existence que vous aviez dans ce tems là ; si tant est qu'alors vous ayiez déjà eu l'existence ; mais aujourd'hui vous sentez bien que vous êtes. De plus, la pensée qui vous occupe présentement, ne vous occupoit pas il y a deux jours ; Alors cette pensée n'étoit pas ; Présentement elle est. Ne croiez-vous pas encore que je *suis*, moi qui vous parle ? Vous avez donc une Idée de mon existence ; Vous avez une Idée de la vôtre, ou plutôt, vous savez ce que ce mot signifie, & vous appliquez également sa signification à mon existence & à la vôtre. On s'y prendroit de la même manière pour faire naître dans l'esprit d'un autre les Idées simples de *Substance*, de *Nombres*. &c.

Utilité  
de la  
clarté  
dans les  
Idées.

IV. On voit par là que toute notre connoissance roule sur la clarté de nos Idées ; que nous nous méprendrons d'autant moins dans nos raisonnemens, que nous entendrons mieux ce que nous avançons ; & qu'au contraire nous courrons d'autant plus risque de nous  
trou-



tromper, que les sujets sur lesquels nous prononcerons, nous seront moins connus.

On ne fauroit trop s'appliquer à rendre ses Idées claires, ni être trop en garde contre les mots dont la signification n'est pas assez déterminée, & qui supposent des idées que l'on n'a pas. C'est un principe d'expérience, & dont notre propre sentiment nous convaincra, dès que nous voudrons faire reflexion sur ce qui se passe en nous, que plus une idée est claire, plus une idée nous frappe & nous occupe vivement, plus aussi elle est féconde & propre à en faire naître d'autres, & par conséquent à nous conduire de lumière en lumière, & à pousser l'étendue de de nos connoissances.

De plus, l'Esprit humain, qui aime les sentimens vifs, arrête son attention avec plus de plaisir, & par là avec plus de persévérance, sur les idées, à proportion qu'elles le frappent davantage; & l'attention est, comme nous l'avons remarqué ci-devant, le grand principe de la fécondité de notre Esprit & de la naissance

fance



fance de nos idées. Outre cela, la force & la persévérance de notre attention, affermit la Mémoire, & y grave plus profondément nos pensées. Enfin nous tombons d'autant moins dans l'erreur, que nous sommes plus attentifs, & par conséquent que nos idées s'emparent plus fortement de notre attention, par leur éclat & par leur évidence.

Moyens  
de se la  
procurer.

V. Or cette attention, qui est soutenue par la clarté de nos idées, sert réciproquement à la faire naître; elle produit cette évidence qui la fortifie à son tour, & un Auteur a pensé bien juste quand il a appelé l'Attention la Mère de l'Evidence qui convainc: de sorte que tous les conseils que nous avons donné pour se disposer à l'attention, contribuèrent, si on les met en pratique, à la clarté de nos idées.

Les idées simples ne sont pas embarrassées, puis qu'elles sont simples; mais pour la plupart des gens elles ne sont pas assez claires; c'est-à-dire, elles ne sont pas assez vives, parce qu'ils n'y arrêtent pas assez leur attention. On sent vive-  
ment

ment tout ce à quoi l'on pense attentivement ; mais comme la simplicité manque d'attraits , pour notre Esprit accoutumé à la variété , il ne s'arrête point sur des idées simples , il ne les voit qu'en passant , il les parcourt à la légère , & cela fait qu'il ne s'apperçoit pas de la repugnance qui se trouve , entre ce qu'il pose dans la suite de ses raisonnemens , & les idées simples qui font le fondement de nos connoissances. Je recommande donc comme une Règle des plus importantes , de livrer son attention aux idées simples , de ne les quitter point qu'on n'en ait été vivement frappé , & de se les rendre très-présentes & très-familières. Des simples il faut passer pié à pié aux plus composées , & à chaque assemblage que l'on fera , il ne faut pas se contenter d'avoir effectivement les idées des choses que l'on assemble , il faut encore concevoir leur union.

Le peu d'ordre que l'on suit dans ses études , est une des grandes causes de l'obscurité qui est répandue sur nos connoissances , des

té.



ténèbres qui sont mêlées avec nos idées, & des erreurs qui suivent ces ténèbres. On s'attache à trop de choses en même tems, on passe tumultueusement d'une lecture à une autre, on s'attache à cette question, ou à celle là, suivant que l'occasion s'en présente, & le hazard décide de l'ordre de nos études, beaucoup plus qu'un choix éclairé.

On tombe sur un Livre dont l'Auteur, après avoir posé des imaginations humaines, pour les points les plus importans de la Religion, déploie tout ce qu'il a de génie, pour en faire sentir la contrariété avec la Raison. Dès là on commence à ne plus croire que la Religion soit Divine.

Un autre étalera avec art, & avec exagération toutes les foiblesses de l'homme, l'imperfection de ses Facultés, les bornes de ses connoissances, l'efficace des préjugés, les embarras dont la Vérité est environnée, & les difficultés nombreuses qu'il faut essuier pour la découvrir, & la démêler d'avec ce qui n'en a que l'apparence; De là il



conclura qu'il y a de la présomption à la chercher soi-même, & qu'il est de la prudence, aussi bien que de la modestie, de se ranger humblement aux décisions de ceux qui ont droit de passer pour plus habiles qu'on ne se sent soi-même. Un Lecteur paresseux, dissipé, qui aime à s'amuser, ou qui ne donne son application qu'à ses intérêts temporels, s'applaudit de la facilité avec laquelle il se repose sur les soins de ceux pour qui son intérêt demande qu'il ait de la soumission.

Un homme qui n'aura jamais lu les Philosophes, fondé sur quelques lambeaux, ramassés par ci par là, & souvent même pris à contre-sens, s'abandonnera en invectives contre la Philosophie, & par les antithèses qu'il en fera avec la Religion, persuadera à bien des gens qu'on est bon Chrétien, à proportion qu'on est peu raisonnable; comme si la Sagesse Evangelique consistoit à s'éloigner de la Raison, & du bon Sens.

Il s'en trouve au contraire qui,  
sous



sous prétexte de se dégager de la Superstition , se font un plan de vie aisé , conforme à leur goût , & à leurs passions dominantes , l'appuient de raisonnemens vagues , d'exemples Illustres & de citations. A tout cela il leur plait de donner le nom de Sagesse , de Philosophie , de grandeur d'ame , & de force d'Esprit. Sans avoir le cœur gâté par des vices grossiers , il suffit quelquefois d'aimer l'extraordinaire , pour recevoir , comme tout autant d'oracles , mille propositions hardies , & hazardées sur des preuves très-foibles.

Dans toutes ces occasions , chacun se trouvera disciple du premier Auteur que le hazard aura fait tomber dans ses mains ; & le moi en qu'il en soit autrement ? Sans avoir examiné ce que c'est que Raison , ce que c'est que Religion , ce que c'est que vérité , ce que c'est que Vérités importantes ; avant que de savoir ce que c'est que Vertu , que Sagesse , que Modestie , que Crédulité , que Foi , que Défiance ; sans avoir jamais étudié par ordre



ordre les parties qui composent ces notions primitives; sans avoir qu'une partie des idées qu'il faut attacher à ces mots, on les prononce sans en entendre la force, & sans savoir qu'à moitié ce qu'on dit: On se trouve donc embarrassé dans les conséquences que l'on tire des principes, dont on n'a conçu le sens qu'imparfaitement. Quand on n'a pas étudié par ordre, on ne marche qu'à tâtons, & on ne conclud qu'au hazardi.

Le désordre & la précipitation avec laquelle on étudie, est cause que l'on assemble sous un seul nom, plusieurs idées que l'on n'a pas assez attentivement considérées, & dont on n'a pas compris les liaisons; on suppose donc quantité de choses qu'on n'a point apperçues. De là viennent les erreurs, & les mal-entendus qui troublent les Gens de Lettres, & en arrêtent les progrès; car comment seroit-on entendu des autres, quand on ne s'entend pas soi-même? L'un suppose un assemblage qu'il ne conçoit pas, & le désigne par un *Nom*: un au-

tre



tre se sert du même nom pour exprimer un assemblage différent, qu'il suppose encore sans en avoir d'idée. Leurs Suppositions sont contraires; les voila donc aux prises; & cependant, si chacun d'eux s'entendoit, & ne posoit rien en fait qu'il n'eût conçu, ils seroient d'accord, & il se trouveroit qu'ils pensent précisément l'un comme l'autre.

On ne sauroit se former de trop bonne heure au goût de l'évidence. Dès qu'une fois on s'en est formé l'habitude, & que l'on y est affermi, on ne peut plus s'accommoder de l'obscurité. Je conseille donc de commencer, le plutôt qu'on le peut, quelques études dégagées d'obscurité & d'embaras: on voit bien que je veux parler des Mathématiques; & comme elles renferment plusieurs parties, on peut choisir celles qui feront le plus à la portée de la force de génie où l'on se sent.

Lors qu'on veut se procurer la connoissance claire d'un objet, il faut avoir soin d'employer pour le connoître, celle de nos Facultés qui a le plus de rapport avec lui. Un

hom-



homme né sourd , qui voudroit se représenter les sons comme quelque chose de ressemblant aux couleurs ; ou un homme né aveugle , qui se figureroit les couleurs sous l'idée des sons ; ces gens-là s'imagineroient avoir des idées obscures , l'un des couleurs , l'autre des sons , mais en effet ils n'en auroient aucune. On tombe dans une pareille faute lors qu'on veut imaginer ce qui est trop vaste , pour être représenté par l'Imagination. Ce qui passe trop rapidement lui échappe encore ; un mouvement qui , dans un clin d'œil , parcourroit cent toises n'est pas imaginable , & cependant l'Esprit conçoit la possibilité de plusieurs mouvemens beaucoup plus rapides. De même , lors que l'on veut connoître la pensée , les actes , les états différens , en se servant de l'Imagination , on tente l'impossible , & alors on se plaint de n'avoir que des idées obscures ; mais la vérité est , qu'on n'en a point , ou que l'on en a de tout autres que celles qu'il faudroit avoir ; car les idées qu'on a pour lors ne conviennent point



point au sujet auquel on les applique, on ne conçoit point du tout cette application, on n'en a ni une idée claire ni une idée obscure.

Nous avons répété plus d'une fois, dans ce Chapitre, qu'on se persuade d'avoir quelque idée obscure, lors qu'en effet on manque d'idée. Cela vient très souvent de ce qu'on s'imagine entendre certains mots qu'on n'entend point, ou que l'on n'entend qu'en partie; A ce qu'on entend on cherche à joindre ce qu'on n'entend pas, & on impose à ces mots là, des assemblages de significations dont on n'a pas d'idée.

Pour se garantir de ces illusions, il ne faut laisser passer aucun mot, sans se demander ce qu'il signifie; & comme le sens qu'il renferme sera lui-même exprimé par d'autres termes, il faudra encore expliquer ceux-ci, & continuer jusques à ce que l'on soit venu à des mots, qui ne renferment que des idées simples & d'une parfaite évidence. C'est à dire qu'il faut observer, à l'égard

gard des mots, la même méthode que nous venons de conseiller à l'égard des idées ; se rendre familiers les simples, les assembler, & en bien comprendre l'assemblage, avant que de donner à cet assemblage un seul nom.

Ces explications qui éclaircissent le sens d'un mot, s'appellent *Définitions*. Il faut employer ces Définitions à la place des termes définis ; un seul mot est bientôt prononcé, & l'Esprit ne s'y arrête pas assez long tems, pour s'assurer s'il conçoit en effet tout ce qu'on suppose exprimé par ce terme. Mais comme les définitions sont plus longues, & présentent à l'esprit les notions développées, on a le tems de voir si ces notions sont compatibles, ou contradictoires l'une à l'autre, & on a le loisir de s'assurer si en effet on en conçoit la liaison.

Je ne prétens pas qu'on doive pratiquer cette règle, & s'affujettir à ces définitions, à chaque ligne qu'on lit, & à chaque période qu'on prononce. Ce travail ne seroit pas moins superflu qu'accablant. Cette  
exac-



exactitude n'est nécessaire que dans les commencemens des études ; il n'est point nécessaire de réitérer continuellement l'examen des mots éclaircis. Dans le commencement il faut se défier de tous ; dans la suite on se contentera d'examiner ceux que l'on rencontrera , & dont on ne se souviendra pas d'avoir fait l'examen.

Comme la plupart des hommes ne s'élèvent guère au dessus des Sens , aussi les termes dont leur langage est rempli , expriment ce qu'ils sentent , plutôt que ce qu'ils conçoivent : c'est-à-dire , leurs expressions ne sont pas des indices de leurs idées , car souvent ils n'en ont pas ; mais seulement de leurs sensations ; & nous avons remarqué dès le commencement de cet Ouvrage , que nos sensations ne nous font pas connoître ce que les objets sont en eux-mêmes : souvent donc il n'y a point d'idées attachées aux termes qui devroient les indiquer , & on fait trop d'honneur à ces termes de les considérer comme les expressions de quelques idées obscures.

VI. Le



VI. Le penchant naturel de l'homme à se contenter des sensations, est une des causes qui a fait naître tant de mots qui n'ont point d'idée qui leur réponde. L'éducation seconde ordinairement ce penchant : l'habitude & la nature s'unissent pour faire aimer l'obscurité, à laquelle elles accoutument. Les enfans qui parlent le plus, sont les plus caressez ; le peu de sens, l'extravagance même de leurs discours, fournit des sujets de rire, & pourvu qu'ils parlent hardiment, on leur en fait toujours bon gré, & on leur pardonne sans peine de n'entendre pas ce qu'ils disent.

Au lieu de corriger dans la suite ces défauts du premier âge, les Maitres prennent soin de les affermir. On charge les enfans de leçons qu'ils n'entendent point, & moiennant qu'ils les recitent, sans paroître embarrassés, on est satisfait ; c'est-à-dire, que le plus impudent est le plus loué. Quand ils s'empresent de relever les fautes de leurs compagnons, s'ils disent des sottises, on ne les compte pas, &



si par hazard ils rencontrent bien, ils sont recompensez : cela les accoûtume à hazarder tout ce qui leur vient dans la bouche. Les grands mots, & les belles phrases sont ce qu'on leur recommande sur tout, & qui fait la principale matière des éloges qu'on leur donne. On honore du nom de Piété le recit machinal de quelques sentences où ils ne voient goutte ; & pour leur faire succer la Religion avec le lait, on leur entasse pêle-mêle ce qui est à peu près de leur portée avec ce qui est tout-à-fait au dessus. Ils s'accôûtument ainsi à respecter dévotement des mots, & à faire dépendre leur salut de la fermeté & de l'ardeur du zèle qui les attache à de certains sons. Quand ils sont un peu plus avancez, on leur apprend à s'exprimer dans le stile figuré, à hazarder des métaphores, à faire des allusions, à ramasser par ci par-là des sentences pompeuses, pour en faire bien ou mal des applications, quelquefois un peu aprochantes d'être justes, ordinairement forcées, le plus souvent

vent



vent pueriles, aux sujets sur lesquels on leur ordonne de composer; & l'attention aux mots a beaucoup plus de part à tout cela, que l'attention aux choses.

Nous avons déjà remarqué comment un faux point d'honneur engage les hommes qui se piquent d'habileté, & qui aiment à passer pour Maîtres des autres, à cacher leur ignorance sous de grands mots, & sous l'appareil d'un tissu qui paroît dire quelque chose, & ne dit rien. Le ridicule de ce jargon se découvre quelques fois, mais il y en a toujours une partie qui échappe. Des Discipules diligens, mais peu judicieux, ou portés à l'étude par d'autres motifs que par celui de démêler la vérité & de s'avancer sûrement dans la connoissance, écrivent hâtivement & sans examiner ce que leurs Maîtres prononcent; ils le répètent, avec aussi peu de discernement qu'ils l'ont appris. Ainsi les mots vuides de sens passent de génération en génération, & tirent de leur ancienneté de quoi se faire respecter. A la fin



on se croit en droit d'accuser de téméraires Novateurs ceux qui osent s'élever contre ce que quelques Siècles ont adopté.

Quand on le prend d'un ton fort haut, on craint de tomber, & il est difficile de n'être pas obscur, quand on cherche les grands mots, les Epitètes & les pointes.

On ne connoissoit point d'autre langage dans les Ecoles, avant le siècle précédent; dans plusieurs on le retient encore tout entier; dans quelques autres on y mêle plus ou moins de clarté. Autrefois le grand caractère d'un Philosophe étoit de beaucoup disputer, d'être toujours prêt à tout attaquer & à tout défendre; c'est de là qu'ils tiroient leur grand lustre. Une expression nette auroit terminé la Comédie dès la première Scène; pour la prolonger on débutoit par quelques négations; quand on étoit plus pressé on commençoit d'alléguer quelque distinction; telle néanmoins que son obscurité donnoit lieu à de nouvelles obscurités, sous prétexte d'éclaircissement. Ces éclaircissimens prétendus, donnoient lieu à de nouvelles

ob.



objections; chacun des Athlètes se montroit infatigable, & le défenseur tiroit sa gloire de la longueur de l'attaque qu'il avoit soutenüe sans succomber. Ils faisoient sérieusement le même jeu qu'on fait quelquefois par débauche, lors qu'on ne parle qu'en vers, & que chacun commence le sien par le même mot qui a fini le vers de celui qui vient de se taire: cela a l'apparence d'un Discours continué; mais il n'en a que l'apparence; les mots sont liez, mais le sens ne l'est point. C'est ce qui arrivera toujours quand on se contentera de savoir à quel sujet on a accoutumé d'appliquer de certains mots, sans se mettre en peine de connoître distinctement les sujets mêmes auxquels on les applique.

Une extravagante Philosophie répandoit ses ténèbres sur ce qu'il y a de plus sacré, je veux dire, sur la Théologie & sur la Religion; & on a vü le tems que préférer le langage de Jesus-Christ, & le stile des Apôtres, au jargon que l'Ecole y avoit substitué, suffisoit pour se



faire traiter d'hérétique, pour se voir chargé d'opprobre, & souvent condamné au dernier supplice; & dans quelques endroits ce tems dure encore.

Des gens élevez dans cette obscurité, & assujettis dès leur enfance à des pratiques, petites dans le fond, gênantes néanmoins, & que l'on fait passer pour capitales, dès qu'ils sont parvenus à un âge, où, d'un côté, la Raison se développe un peu plus, & d'un autre les passions se soulèvent, lassés du joug, & trouvant dans la Religion qu'on leur a enseignée, des petitesse & des contrariétés, vraies ou apparentes; au lieu de démêler le solide du superflu, & de travailler sérieusement à s'éclaircir & à se procurer quelque certitude, rejettent universellement tout ce qu'on leur a enseigné, & tombent dans l'Athéisme, ou dans un doute qui n'est guères moins condamnable, ni guères moins dangereux.

De quelques mots & de quelques phrases qu'un homme se serve, pour établir quelque hypothèse, il doit être



être permis de lui demander, qu'il s'explique, au point de faire naître des pensées claires & distinctes, dans l'Esprit de ceux qu'il veut persuader.

Par exemple, si on me dit, *Des Esprits d'animaux voltigent dans l'air, & en tombant sur quelque matière propre, ils s'y fixent, & forment un Corps organisé & vivant*: je demanderai à celui qui me parle ainsi, de me faire connoître l'idée, qu'il a de ces *Esprits d'animaux*. Les conçoit-il comme des corps organisés, qui tombans sur des matières convenables s'en nourrissent, & en se nourrissant croissent au point de se montrer de véritables animaux?

Si l'on me répond qu'ils ne sont pas des Corps organisés, auxquels rien ne manque que l'accroissement, par une nourriture qui se distribue dans toutes leurs parties, mais qu'ils sont doués de la vertu d'organiser. *Quoi! dirai-je, de faire un Estomach, des Poumons, des veines, des fibres, un cœur, un cerveau &c. & cela sans intelligence.*



Si l'on me répond que oui, mon étonnement croit avec mon obscurité. En vain pour me tirer de l'un & de l'autre, on s'avise de m'alléguer une vertu plastique, qui y supplée. Je renouvellerai mes questions avec encore plus d'empressement.

Cette vertu plastique, est-ce la puissance de l'Être qui a fait sortir de la Terre les particules, qu'il y avoit répandues, & en a formé les plantes & les animaux? Sont-elles des Êtres, créés avec les talens nécessaires pour concevoir tant de combinaisons, & rassembler tant de parties? On aura beau me dire en termes pompeux! & métaphoriques, qu'une carrière renferme les principes séminaux d'un bâtiment, il n'en résultera jamais un Edifice, à moins qu'un Architecte capable d'en former l'idée, n'en fasse agencer les parties, sous ses ordres, ou ne les agence lui-même.

Nous venons de voir comment les hommes à force de se paier de mots, se familiarisent avec l'obscurité; Elle leur plait donc, parce qu'ils

qu'ils s'en sont fait une habitude. Les faux Savans ne peuvent supporter l'évidence, qui les obligerait à reformer tout leur Système, & à recommencer leurs études. Accoutumés eux mêmes à se livrer à l'écorce, ils ne s'arrêtent, lors même que les mots signifient quelque chose, qu'aux sons, & un langage plein de sens, ne les éclaire pas plus qu'un Discours, qui ne signifie rien, ou qui aboutit à peu de chose. Ces faux Savans entraînent la multitude. En vûe de passer pour habiles, chaque ignorant parle sur le compte d'autrui, louë ou blâme conformément à ce qu'ont décidé ceux qui passent pour Doctes, & qui sont mis au rang des Maîtres.

D'ailleurs la grande clarté paroît trop facile, on ne l'estime pas. Quand on a compris fort aisément un Discours, chacun s'imagine qu'avec un peu de soin, il se seroit mis en état d'en dire autant; mais on met pavillon bas devant celui dont on n'entend point les raisonnemens, ou dont on ne comprend qu'une petite portion, & encore

N. § avec



avec beaucoup de peine ; car le moien de s'imaginer qu'un personnage vénérable parle si hardiment, sans savoir ce qu'il dit ? de sorte que souvent le degré de son ignorance, fait le degré de l'estime qu'on a pour lui.

Ce n'est donc pas une voie sans efficace pour s'emparer de l'estime, que de donner un peu, & de tems en tems, dans le galimathias ; & on pourroit le conseiller aux Prédicateurs qui sont altérez de louanges, si un Sermon n'étoit précédé & suivi de prières, & si l'on pouvoit sans crime débiter au nom du Seigneur des sottises, & des riens sous de grands mots.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des occasions, ou un peu d'obscurité contribué effectivement à l'élégance. Une vérité proposée sous des images qu'on ne peut percer sans quelque attention, fait plaisir, parce qu'il semble qu'on l'a trouvée soi-même ; Le mystère de l'expression lui donne un air de grandeur ; mais il faut que la chose qu'on trouve à propos de présenter sous ce tour, soutienne

tienne cette grandeur dont il donne l'idée. Tel est l'effet des maximes qui renferment un grand sens, énoncé en très-peu de termes.

Les bagatelles qu'on apprend dans le premier âge sont faciles; on reçoit ensuite des instructions d'un plus grand usage, qui donnent aussi plus de peine & demandent plus d'attention. On s'accoutume par là à joindre l'idée de l'important avec l'idée de ce qui paroît difficile, & comme si ces deux caractères étoient inséparables, & que l'un fût la mesure de l'autre, on fait peu de cas de tout ce qui se trouve aisé & mis dans un grand jour. Ce préjugé de l'enfance n'influe que trop souvent sur tout le reste de la vie. De grands génies, mais un peu trop sensibles à la gloire de primer, & au plaisir d'être regardez comme des prodiges, d'être comptez fort au dessus des autres hommes, & des plus savans mêmes, ont quelquefois affecté une briéveté obscure; ils ont cru qu'on se formeroit une grande idée de leurs découvertes & qu'on les estimeroit à proportion de la di-



difficulté qu'on trouveroit à les entendre, & par là ils ne se sont pas assez éloignez d'un défaut qu'on a reproché aux Anciens, & que l'École a imité, en s'appliquant bien plus à rendre les Sciences difficiles qu'utiles.

Un autre cause de cette ridicule habitude qu'on se fait de mépriser ce qui est clair, vient de ce qu'on s'est ennuié à écouter des discours qui ne devoient leur clarté qu'à une multitude accablante de répétitions, & aux matières triviales qu'on y traitoit.

Des hommes qui par leurs lumières s'étoient aquis quelque réputation, & que les autres regardoient comme leurs Maitres, ne voulant pas demeurer courts sur aucun sujet, s'exprimoient sur ceux qui ne leur étoient pas connus, aussi hardiment que sur ceux qu'ils connoissoient. En leur proposant des difficultez sur des matières connues, on ne leur faisoit point de peine, au contraire on leur faisoit plaisir; on leur fournissoit des occasions d'étaier



d'étaler leur habileté. Mais ils n'en étoit pas de même lors qu'on les pouffoit sur celles qu'ils n'entendoient pas assez ; on les embarrassoit, & c'étoit un moien sûr de gagner leur amitié, que de respecter leurs expressions ténébreuses, on ne pouvoit mieux leur faire sa Cour que par-là ; leur vanité les obligeoit à les rendre recommandables, & ils prenoient pour prétexte que trop de clarté aviliroit les Sciences, qui au contraire sont toujours demeurées dans l'imperfection, par l'obscurité qu'on y a laissé.

Ce penchant de l'Homme pour l'obscurité, & cette promptitude avec laquelle il admire ce qu'il ne comprend pas, me paroît encore tirer sa source de quelques dispositions plus profondes & plus intérieures. Les premiers & les plus efficaces des ressorts, qui donnent le branle à nos mouvemens, ne sont pas toujours ceux qui se font le mieux appercevoir ; au contraire, plus on y est accoutumé, moins on les remarque ; leur action ne se distingue

gue



gue pas , & ne s'attire pas nos réflexions , parce qu'elle est continue. Je dis donc que l'homme n'est pas né pour un but médiocre, un instinct secret le fait sans cesse aspirer à quelque chose de grand: des bagatelles interrompent de tems en tems cette poursuite , mais elles l'interrompent seulement , sans la faire cesser. L'Homme est dans une quête continue ; ce qu'il a connu jusqu'ici ne le satisfaisant pas , & sentant que son but lui est obscur , il soupçonne que ce qu'il ne comprend point pourroit bien le contenir. Cent fois il a admiré avant que de bien connoître , parce que la nouveauté excite l'admiration ; & il a cessé d'admirer à mesure qu'il a connu , parce qu'il a découvert la petitesse de ce qu'il connoissoit , & que les appas de la nouveauté se sont évanouis. C'est ainsi qu'il s'habitue à se refuser à ce qu'il connoit , pour livrer son estime & ses desirs à ce qui lui est encore caché , & qui ne se présente qu'enveloppé de ténèbres. Il arrive au cœur de l'homme , dans la poursuite de la

Féli.

Felicité parfaite, ce qui arrive aux Chymistes qui se sont entetés de la Pierre Philosophale. Ils ne trouvent rien qui en approche dans ce qui leur est clairement connu ; ils sont persuadés qu'elle est environnée d'épines & de ténèbres ; voilà pourquoi négligeant tout ce qui est clair, dès qu'ils tombent sur quelques endroits qui paroissent anciens & énigmatiques, d'abord leur curiosité se réveille, ils soupçonnent, & souvent ils croient sans aucun doute, comme sans aucun fondement, que ces obscurités en contiennent tout le mystère.

Quoique l'évidence soit le Caractère de la vérité, ou le caractère par lequel on peut s'affûrer de l'avoir saisie, il ne laisse pas d'y avoir des gens qui se laissent imposer par l'obscurité, soit par l'effet d'un tempérament sombre, soit par prévention pour un Nom célèbre. Il en est aussi qui a force de lire un Auteur ténébreux, se familiarisent assez avec son stile obscur, pour s'imaginer de l'entendre, & dès là ils se croient en droit de mépriser  
ceux

ceux qui ne le comprennent pas,  
& qui en font un aveu sincère.

J'ai vû un triste effet de l'obscurité qui m'a paru tenir de l'enchantement. Un Auteur découvre, dès les premières pages de son Livre, un Esprit indisposé contre certaines Sociétés du Christianisme; il se trace par là une route dans les cœurs prévenus d'une semblable aversion, & il obtient aisément qu'ils se fassent un plaisir de le lire.

Tout son Ouvrage est parsemé de traits qui tombent sur la Religion Révélée. Les faits, sur lesquels elle est établie, y sont travestis, ses Dogmes & ses préceptes y sont mal énoncés; on n'y lit aucune objection qui n'ait été cent fois réfutée, & réfutée solidement. Pour paroître alléguer quelque chose de neuf, on se transporte avec son Lecteur, dans un País éloigné, où l'on pense tout autrement, que dans celui où l'on a composé cet Ouvrage. Tous les noms dont on se sert, sont autant d'énigmes, pour l'intelligence desquels il faut,



à tout coup, recourir à une Table alphabétique. Toutes les Facultés de l'ame, & toutes les parties qui composent l'homme, y sont personnifiées, & on leur fait dire tout ce que l'on trouve à propos. L'Imagination de quelque Lecteur brouillée par ces artifices, se trouve embarrassée par des doutes: Il en est à qui les doutes ne déplaisent pas; ils ouvrent un chemin au relâchement, & c'est un chemin où l'on s'avance à grand pas, dès qu'une fois on a eu le malheur d'y entrer.

VII. Il arrive souvent que ce que nous pensons sur un objet est <sup>Idées</sup> vrai en partie: Mais à ce que l'idée que nous nous en formons renferme de vrai & de juste, nous joignons quelque idée trompeuse, qui nous y fait supposer ce qui n'y est point. Alors notre Idée a le défaut de n'être pas *Nette*. Cette expression me paroît assés propre pour marquer ce défaut; car on refuse le nom de nettes aux choses qui sont mêlées de ce qui ne leur convient pas. Ainsi on dira qu'un Vin n'est pas net, lors même qu'on n'y <sup>nettes.</sup> aura



aura mêlé que de l'eau, quoi que cette eau soit elle même nette.

Suivant cela une Idée mérite le nom de *Nette*, lors qu'elle ne renferme point de mélange mal assorti; qu'elle ne joint point la méprise à la vérité; & qu'en faisant connoître ce que son objet renferme effectivement, elle n'engage point à y rien supposer de ce qui n'y est pas. Vous concevés, par exemple, que le Mouvement est l'état d'un Corps qui applique sa surface successivement à ce qui l'environne; en cela vous pensés bien. Mais si à cette idée claire & juste, vous joignés celle d'un effort, d'un état violent & contraint, ou d'une *tendance* au repos, votre idée n'est pas nette, c'est un mélange de vérités & d'erreurs. Telles sont les idées de la plupart des hommes, sur les Vertus, sur les Vices, sur les vérités de la Morale & de la Religion; les préjugés se mêlent presque par tout avec les idées de la droite Raïson.

On prête ses préventions aux expressions mêmes de l'Écriture Sainte

te



te, on leur fait dire, plus qu'elles ne disent effectivement, & ce qu'on ajoute ainsi à ce qu'elles signifient en effet, & qu'elles ont pour but d'enseigner, rabbat tout autant de la netteté des idées qu'on en devroit tirer.

VIII. Plus une idée est claire, plus Idées  
aisément nous nous la rendons *fami-* familiè-  
*lière* : c'est - à - dire, que plus nos <sup>res.</sup>  
Idées sont claires, plus il nous est  
facile de nous les rappeler dès que  
nous en avons besoin. Plus elles  
sont claires, moins notre attention  
se fatigue à les arranger, & à les  
comparer. Mais il ne faut pas pour  
cela s'imaginer qu'une Idée est assez  
familière dès qu'elle est assez claire;  
Ce Préjugé s'oppose à ce que les  
Idées, auxquelles la Lecture ou la  
méditation nous amène, ne nous  
deviennent familières, & par là il  
retarde les progrès de nos connoissances.  
Dès que nous concevons clairement  
une chose, il nous semble  
que nous ne l'oublierons jamais,  
& qu'elle se présentera toujours au  
moment que nous voudrons, &  
dès



dès qu'elle pourra se trouver d'un sage. Cependant l'expérience prouve le contraire, & elle auroit dû nous détromper, & nous apprendre qu'il faut insister sur ce que l'on connoît clairement, & en réitérer la méditation pour se le rendre familier.

Je n'en veux d'autre preuve que la lecture de l'Histoire : rien n'est plus aisé à comprendre ; & cette facilité même est cause qu'on la lit si rapidement, outre que la variété & la suite des événemens excite trop la curiosité, pour la modérer sans quelques efforts pénibles. Mais quand on lit ainsi, combien peu retient-on de ce qu'on ne croioit jamais oublier. Dès qu'un Savant s'est rendu familiers les termes dans lesquels il énonce son hypothèse, il s'étonne que les autres soutiennent qu'ils sont très obscurs. Mr. *Leibnitz* & Mr. *Clarck* se reprochent des incompréhensibilités.

Dans les Mathématiques, les commencemens ne fatiguent pas, ils sont aisés à comprendre, parce qu'ils sont assez



assez simples. La suite ne paroitroit guères moins facile, & ne fatigueroit guères plus, si on se faisoit une Loi inviolable de se rendre bien familières les propositions plus simples, de l'assemblage desquelles résultent les Théorèmes composés; car tous les objets familiers quoique nombreux, l'attention les rassemble sans beaucoup d'effort.

Comme l'on compte pour familières les idées qu'on trouve claires, on tient pour assez claires celles qu'on s'est rendu familières. Et il arrive tous les jours à une infinité de gens qu'à force de répéter certains mots qui ne signifient rien, ils s'imaginent de les entendre, & d'en connoître clairement le sens & la force. On assemble mal des idées, on suppose des liaisons qui ne sont point, & qui ne peuvent être, on donne des noms à ces assemblages, on se rend ces noms familiers par l'usage, & dès là on les compte au nombre des noms clairement connus; ce qui est familier passe pour clair, parce que les idées claires deviennent aisément familières.



familieres & que l'Esprit humain est porté à supposer une entière ressemblance entre les choses, dès qu'elles se ressemblent à quelques égards.

Si la force active des corps, force que Mr. *Newton* ne prétend pas définir, pouvoit toujours agir par Impulsion, pourquoi ce terme plus clair n'auroit il pas été préféré à celui d'Attraction? Car on conviendra qu'il n'étoit guère possible de les employer indifféremment, ils sont trop opposés. L'usage perpétuel du mot d'attraction, soutenu d'une grande autorité, & peut être aussi de l'inclination qu'on croit sentir avec Mr. *Newton* pour la chose même, familiarise dumoins les Lecteurs avec une idée prescrite par les Cartesiens, & dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation. Il faut être présentement sur ses gardes pour ne lui pas imaginer quelque réalité; on est exposé au peril de croire qu'on l'entend (1727.) Ce que les Anciens Scholastiques appelloient des qualités occultes, ne prétendoient-ils pas que c'étoient des causes véritables, quoi qu'ils n'en



n'en eussent pas d'idée ? Ils en alloient pour preuve les effets. Les modernes on cherché à en connoître les causes, & leur ont substitué des noms connus ; s'engageroit-on à leur exemple à découvrir ce que c'est qu'attraction ?

Ceux qui sont accoutumés à se paier de mots, sans réfléchir attentivement sur ce qu'ils peuvent ou qu'ils doivent signifier ; presque tous les ignorans, & même une grande partie des Savans, ne jugent de la clarté d'un discours, qu'à proportion que l'ordre dans lequel il est rangé, a du rapport à celui auquel ils sont accoutumés, & que les termes dans lesquels il est énoncé leur sont plus familiers.

Ce qui est nouveau, ce qui s'écarte de l'ordinaire, demande de l'attention, & semble avertir qu'on en a besoin ; mais ce qu'on a accoutumé ne la sollicite pas de même : On en conclut que ce qui demande de l'attention est obscur, & que ce, à quoi il n'est pas nécessaire d'en donner

ner



ner, est clair. L'un rempliroit l'esprit de lumière si on l'écoutoit, l'autre laisse dans les ténèbres; n'importe, celui-ci passe pour clair, celui-là pour obscur, & d'où vient une si grossière méprise? C'est qu'on se met peu en peine du sens, on se borne à l'écorce qui ne presente rien qui ne soit familier. Un Sermon qui explique un texte suivant les formules d'une prétendue Logique, tout coustu de passages mal appliqués, & de termes barbares & vuides de sens, passera chez les Maitres de l'Ecole, accoûtumés à ce désordre & à ce jargon, pour un discours tout à fait à la portée du peuple par sa grande netteté; & ceux qui consultent toujours ces prétendus Maitres avant que de décider, afin de s'imaginer qu'ils décident doctement, en jugeront de même, quoi qu'un Auditeur attentif se trouve après ce Sermon aussi ignorant, & aussi froid pour le moins, qu'il étoit avant que de l'entendre. Mais en vain un Sermon auroit toute la clarté des *Notions Communes*, en vain il mettroit les choses  
sous

sous les yeux, par l'ordre naturel dans lequel il les exposeroit: en vain seroit-il soutenu par tout, de preuves dont la solidité égaleroit celle des démonstrations mathématiques; des gens accoutumés à ne se former point d'idées le trouveroient toujours ténébreux, par cela même qu'il seroit différent de ceux qu'ils se sont fait une habitude d'approuver. Des esprits machines, qui ne savent pas, ou qui ne veulent pas sortir d'une route cent fois rebataë, & qui ne savent pas, ou qui ne veulent pas se rendre assez attentifs pour entrer dans le sens de ce qu'on leur expose, ne voient goutte au milieu même de la lumière.

En matière de dévotion, comme sur une infinité d'autres sujets, on se paie de mots; on n'attend pas de s'être formé des idées, pour dire que l'on comprend; il suffit que les mots que l'on entend prononcer, soient des mots familiers, & faciles à retenir par l'habitude qu'on s'est faite de les répéter: Un discours a beau être clair, on n'y entendra rien si l'on ne se



rend attentif à toute la suite des mots qui le composent ; mais une Béate à demi endormie , ou distraite par les réflexions qu'elle fait sur les contenance de ceux qu'elle croit indévots , suit sans effort un Prédicateur qui recite une enfilade de passages déjà gravés dans sa mémoire ; elle fait bon gré à l'Orateur qui lui fournit occasion de s'applaudir en secret , & de penser qu'elle en diroit autant. Que le langage de Canaan est beau ! disent ces gens là : les Sermons où l'on raisonne ne sont pas à notre portée ; nous les laissons aux Savans ; j'aime des tiffus de passages ; je les comprends aisément , & je les retiens mieux. D'où vient , disent-ils encore , qu'on s'écarte de cette méthode ? Peut-on dire quelque chose qui passe en beauté les expressions de l'Écriture ? Mais comment peut-on s'empêcher de voir qu'il y a de l'exagération , & par conséquent de l'erreur , dans ce sentiment ? Si rien ne pouvoir surpasser ni presque égaler en clarté le stile de l'Écriture Sainte , pourquoi tant de Sermons , qui ne pouvant répandre de la clar-

clarté sur la lumière même, ne ser-  
 viroient qu'à l'obscurcir ? Une cou-  
 tume de prononcer des Discours au  
 Peuple, pour lui faciliter l'intelli-  
 gence de l'Écriture Sainte, auroit  
 beau être aussi ancienne que l'Égli-  
 se ; elle se seroit introduite très-  
 mal à propos, & devroit enfin cé-  
 der à la Raison & cesser tout-à-fait.  
 On devroit se contenter, dans les  
 Assemblées publiques, de lire sim-  
 plement l'Écriture Sainte : car si  
 les expressions sont aussi claires  
 qu'on le pose en fait, elles le se-  
 ront encore plus, & n'auront besoin  
 d'aucun éclaircissement, quand on  
 les lira dans leur place ; au lieu de  
 les citer détachées de ce qui les  
 précède & de ce qui les suit. A-  
 vance-t'on un paradoxe capable de  
 scandaliser, quand on dit que ce ne  
 sont pas les mots, qui par eux-  
 mêmes nous éclairent & nous sanc-  
 tifient ; mais la signification & le  
 vrai sens des mots ? A-t-on tort  
 d'ajouter qu'une pensée intelligible  
 peut s'exprimer très nettement dans  
 plus d'une Langue ? Se trompe-  
 t-on enfin quand on remarque que  
 les Ecrivains sacrez se sont accom-



modés au goût & au stile qui étoit en usage de leur tems, & que de certains tours d'expression peuvent avoir été clairs dans un tems, qui ne le seront pas dans un autre ? Le stile le plus clair est celui qui est le plus accommodé à l'état présent des Auditeurs, & qui, par cette raison, leur présente avec plus de netteté les idées dont on veut les éclairer.

Règle IX. Je finirai ce Chapitre qui roule sur la clarté, & l'obscurité de nos idées, par une remarque des plus essentielles. C'est que l'obscurité, qui arrête nos connoissances, ne doit jamais faire de tort à ce qu'elles ont d'évident. L'incertitude où nous sommes sur ce qui ne nous est pas connu, ne doit point ébranler la fermeté de notre persuasion sur ce que nous connoissons déjà. On ne peut contester cette maxime sans renoncer au Bon Sens. Si l'on cessoit d'être assuré, dès que notre connoissance est accompagnée de quelques ténèbres, les différens objets, à la connoissance desquels nous pouvons



vons aspirer, ont tant de liaisons les uns avec les autres, qu'on ne pourroit rien savoir certainement, à moins que l'on ne fût tout ; & afin de pouvoir dire, sans crainte de se tromper, que l'on a appris quelque chose, il faudroit apprendre tout d'un coup toutes choses.

La Maxime de n'abandonner point ce qui est évident & dont on a des preuves solides, sous prétexte qu'on le trouve accompagné de quelque obscurité, est une Loi du bon sens qui fait honneur à la Logique ; c'est par là qu'un sage Physicien n'entreprend pas de rechercher les causes d'un Phénomène, avant que de s'être bien assuré du fait ; & en général c'est la persuasion de l'équité évidente de cette maxime, & le respect que nous avons pour son autorité, qui nous garantit, sur les matières mêmes les plus importantes, des incertitudes où les chicanes des Sceptiques pourroient nous jeter. Nous demeurons très persuadés d'une *Première Cause*, malgré l'impuissance où nous nous trouvons de répondre à toutes les questions,



tions , qu'on peut nous faire sur la nature & la manière d'agir. Nous ne doutons point que nous ne parvenions à des manières de penser , qui nous font connoître les objets dont nous sommes environnés, quoi que nous nous trouvions embarrassés, lors qu'on nous demande de quelle manière nous nous y prenons , pour former ces pensées. Nous demeurons inébranlables dans la persuasion de notre liberté, malgré tous les Sophismes , que les fatalistes entassent pour en ébranler le sentiment.

Mais on abuse de tout , & je viens de toucher un sujet , qui en fournit un grand Exemple. Les Fatalistes prévenus , avec quelque obstination pour un Dogme affreux , puis qu'il va à ruiner la Morale , en faisant tomber deux de ses grands appuis , la beauté des récompenses & la justice des punitions , peut être par un penchant secret à se mettre au large , à s'épargner des efforts , & à se débarrasser de toute contrainte ; ces fatalistes , dis-je quand i's se sentent pressés par des personnes affés charitables, pour les tirer d'une erreur dont ils

sout



courent risque de rendre un terrible compte, (vû son efficace, qui la rend si propre à plonger dans la sécurité,) ont recours à la supposition que, dans la vie à venir, les difficultés qui embarrassent leur Systême ne manqueront pas de tomber, & par là, ils font le même honneur à leur Systême, que les Chrétiens font à leurs Mystères & à leur Foi, fondée sur des révélations, dont ils ne sont pas redevables à leurs facultés naturelles: Ces difficultés tomberont sans doute, mais elles tomberont avec le Systême, dont de justes lumières éclaireront les Esprits, & leur feront comprendre combien ils ont eu de tort de s'être laissé persuader.

Je sai l'Addition; me contestera-t-on cette connoissance, parce que je n'ai pas encore appris la Soustraction? Je suis instruit de la Multiplication; dira-t-on que je me l'imagine, mais que peut-être il n'en est rien, puisque j'ignore la Division? Un homme ne saura donc pas la Règle de Trois Simple, quoi qu'il la démontre, qu'il la pratique sans erreur, & rende des raisons



évidentes de tout ce qu'il fait en la pratiquant ? Il ne pourra pas s'affirmer qu'il la fait , parce qu'il n'a pas encore poussé son Arithmétique jusques à la Règle de Trois Composée ? Il est visible , que comme ce que l'on fait n'empêche pas que l'on n'ignore ce que l'on ne connoît pas ; aussi ce que l'on ignore , n'empêche pas qu'on ne sache ce que l'on fait.

Traitera-t-on d'incertains des principes de Physique , dont on a des notions très-claires , qui sont très-conformes à la nature du Corps , & très-liez les uns avec les autres , démontrez outre cela par des expériences simples & composées , répétées , & incontestables ; les traitera-t-on d'incertains , parce que l'on ne fait pas en faire une exacte application à quelques Phénomènes fort composez , & dont il est mal aisé de développer toutes les causes , & toutes les combinaisons ? Revoquera-t-on en doute les principes de la Morale , & les règles des mœurs , fondées clairement sur ces premiers principes , parce que la fécondité de l'Esprit humain peut com-  
bi-

biner de certaines circonstances sur lesquelles on est embarrassé à prendre parti ? J'aimerois autant dire que je doute si les Rayons d'un Cercle sont égaux , & si les trois angles d'un Triangle valent deux Droits, parce que je ne connois par la génération , & le développement de toutes les Courbes.

Par les mêmes raisons , n'aurois-je pas tort de laisser affoiblir dans mon Esprit , les démonstrations qui établissent l'existence d'une Intelligence éternelle & toute-puissante , sous prétexte que je ne connois pas toutes les perfections de ce grand Etre ; que je ne puis pas me le représenter tel qu'il est , ni répondre à toutes les questions qu'une téméraire curiosité peut faire sur son sujet ? Croira-t-on que l'on ne pense pas , parce que l'on ne peut expliquer la naissance , & la formation de toutes les pensées ? Et tous ceux qui ne comprennent pas à fond la nature du mouvement , sont-ils trop crédules quand ils se persuadent qu'il y a du mouvement ? Il faudra donc douter que le Corps ait besoin d'alimens , jusques à ce que

O s

l'on



P'on connoisse avec la dernière évidence de quelle manière la digestion & la nourriture se font, & qu'il n'y ait plus sur ce sujet aucune diversité de sentimens.

Quand on ne connoît un sujet que par quelques-uns de ses côtés, on peut faire sur ceux que l'on ne connoît pas encore, une infinité de Questions, auxquelles on ne sauroit répondre, à moins de confondre péle-mêle l'incertain parmi le certain, & l'obscur parmi l'évident. La vanité de ne vouloir jamais demeurer court, a fait naître des *Systèmes* monstrueux, dont les parties n'ont aucun juste rapport: Ce qu'ils renferment de solide se trouve étouffé, sous tant de suppositions, & de conséquences mal prouvées, & souvent sous tant d'erreurs, qu'on ne fait plus le reconnoître.



## CHAPITRE II.

*De la Clarté, & de l'Obscurité des Mots.*

Clarté, I. **L**ES Idées ne sont jamais tout-  
Obscuri- à-fait obscures, mais les  
té: Dif- mots manquent souvent de  
tinction: clar.